

# Croisement, empiètement, bousculade de verbes latins en hispano-roman : splendre, expandre, expendre

Autor(en): **Malkiel, Yakov**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **47 (1983)**

Heft 187-188

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399740>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CROISEMENT, EMPIÈTEMENT, BOUSCULADE DE VERBES LATINS EN HISPANO-ROMAN (SPLENDÈRE, EXPANDÈRE, EXPENDÈRE)

### I.

Quiconque aborde l'étude de l'espagnol avec une connaissance — même élémentaire — du latin ou du français ne manquera pas d'être surpris d'y trouver une petite molécule de mots affichant un *a* comme voyelle nucléaire où l'on s'attendrait à trouver un *e*. Il s'agit des mots suivants, que je cite dans leur forme moderne : le verbe *resplandecer* « rayonner, diffuser des rayons de lumière » ; son participe présent en fonction d'adjectif *resplandeciente*, ainsi que les trois abstraits (dont le premier, à en croire la dernière édition du dictionnaire de l'Académie Royale, est vieilli) *resplandecencia*, *resplandecimiente* et *resplandor*. La structure sémantique de ces trois mots est assez complexe par suite de l'existence de certains sens figurés <sup>(1)</sup> ; d'ailleurs, ces détails, à ce qu'il paraît, ne projettent pas de lumière sur la question principale qui nous intéresse. Les dictionnaires enregistrent en outre un dérivé familier et facétieux, *resplandina*, qui équivaut à « réponse brusque, riposte, réprimande » ; il semble s'agir d'une variante de *respondina*, qui prête plus facilement à l'analyse, variante vraisemblablement chargée du rôle d'ajouter un ingrédient spécial à la notion de « réponse », peut-être « brillante » ou « étincelante » <sup>(2)</sup>.

---

(1) Ainsi, le dictionnaire de l'Académie (édition de 1970), tout en déclarant périmé l'emploi de *resplandecencia* (p. 1139 c), ne néglige guère de distinguer le sens propre (« luz que despide un cuerpo ») du sens figuré (« lucimiento, gloria, lustre, nobleza ») du mot en question. Pour *resplandor*, les académiciens ont même établi quatre définitions, tout en admettant que la deuxième, d'ordre cosmétique, est vieillie.

(2) Le suffixe *-ina* (var. *-aina*) que l'on rencontre dans les mots d'action argotiques ou facétieux a été relevé plusieurs fois, mais n'a encore fait, que je sache, l'objet d'aucune étude d'ensemble. F. Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, § 292, ne nous vient en aide qu'en

En tout cas, les équivalents français des membres de cette famille de mots, ou plutôt sous-famille, montrent immédiatement que les segments parallèles *-en-* et *-an-* ne se recouvrent qu'assez imparfaitement : *resplendir, resplendissant, resplendissement*. Ce n'est pas, à coup sûr, le contraste entre l'infinitif en *-ir* du mot français et celui en *-ecer* (dit inchoatif) de son équivalent espagnol qui soulève des inquiétudes : on s'attend à ce schéma de répartition, témoins *périr* et *perecer*. Non, c'est uniquement l'incompatibilité de *-en-* et *-an-*, sans parallèle au moins dans le secteur du lexique des deux langues sœurs qui remonte au latin (3). Cette langue mère, d'ailleurs, dans le système assez enchevêtré du verbe *SLENDEŌ, -ĒRE* (qui est à la base de la famille toute entière), ne montre que de nouveaux exemples de *-EN-*, à la stricte exclusion de *\*-AN-*. Voici en effet l'inventaire des principaux satellites de ce « terme surtout poétique et noble » — qualité partagée par ses dérivés et composés — que citent Ernout et Meillet : *SPLENDOR, SPLENDIDUS* (d'où *SPLENIDŌ, -ĀS*, Apulée), *SPLENDĒSCŌ* ; *RESPLENDEŌ* (= *RELŪCEŌ*) ; *EXPLENDĒSCŌ* (4). On apprécie très

---

mentionnant la variante *-iña*, par ex. *rebatíña* que — marchant sur les pas de R. Menéndez Pidal (1906) — il attribue surtout au dialecte léonais. Pourtant, la phrase familière *andar a la rebatiña* « se bousculer pour avoir qch. » appartient à présent à la langue commune. J. Alemany Bolufer, lui, mentionne *azotina, chamusquina, degollina* et *tremolina*, qui accompagnent des verbes en *-ar*, ainsi que *bambalina* et *cachetina* qui présupposent des verbes correspondants en *-ear*. Mais malheureusement il ne s'arrête pas à la question de nuances sémantiques et stylistiques ; voir son *Tratado de la formación de la lengua castellana : la derivación y la composición*, Madrid, 1920, § 110. Cependant, on peut tirer certaines conclusions du sens des mots en question ; ainsi, *azotar* signifie « fouetter », *degollar* « couper le cou, décapiter », etc. Il est dommage que W. Beinhauer, qui pourtant a réussi à dégager d'autres types de ce genre (par ex. le modèle, restreint au pluriel, *absolvederas, calladeras, desenfadaderas, despachaderas, dormideras, entendaderas, explicaderas*), ne se soit pas occupé davantage de cette fonction spéciale, fort suggestive de *-ina* ; voir la 2<sup>e</sup> éd. de son excellent livre sur la *Spanische Umgangssprache*, Bonn, 1958, p. 180. Le travail reste donc à faire.

- (3) On ne prêtera pas d'attention dans ce contexte au désaccord entre le fr. *ambassade* (et l'it. *ambasciata*) et l'esp. *embajada*, pour deux raisons indépendantes : d'abord il s'agit d'un mot d'origine probablement germanique (d'ailleurs, assez controversée) ; puis, le segment en question, à savoir *am-/em-*, se trouve ici au commencement du mot, position où l'action du préfixe *em-*, *en-* se faisait souvent sentir.
- (4) A basse époque apparaissait aussi *SPLIDENTIA* (St Jérôme) ; *SPLENDICŌ, -ĀS* (Apulée) ; *SPLENDIFICUS* (Itala, Marcius Capella) ; *SPLENDITENENS* (Augustin) ; *SPLENDORIFER* (Tertullien), tous de style « noble ». On peut y ajouter certains noms propres : *SPLENDŌ*,

clairement le rôle qui est échu aux deux préfixes RE- et EX- : celui de marquer soit les reflets soit l'éclosion soudaine de la lumière.

Pour compléter le tableau, il faut constater tout de suite qu'anciennement il existait en espagnol des formes comme *resplendente* et *resplendor* ; les dictionnaires qui visent à la représentation complète du lexique enregistrent ces mots, tout en les qualifiant d'« inusités ». On verra plus tard quelle réalité se cache derrière ces constatations sèches. Ensuite, il faut compter avec le sous-groupe — dont l'élan vital n'a été nullement sapé — *esplendor*, *-oroso*, *espléndido*, *esplendidez*, *espléndidamente*. Ici, la prédominance de *-en-* n'a jamais été mise en question, mais certains membres de cette seconde molécule ont perdu du terrain, ne figurant dans nos dictionnaires qu'à titre d'archaïsmes (témoin le verbe *esplender*) ou de mots strictement poétiques (par ex. *esplendente*). Au total, il s'est produit donc une espèce de retraite partielle du segment *-en-*, au profit de son rival *-an-*. Or, c'est bien *-en-*, et nullement *-an-*, qui représente la variante étymologique et que l'on retrouve ailleurs ; par ex., en italien (*risplendere*, *risplendente*, et anciennement, au surplus, des dérivés en *-enza*, *-evole*, *-imento* et *-ore*). S'il en est ainsi, l'impression qui se dégage peu à peu est qu'il doit s'agir d'un dérangement local, d'une perturbation qui n'a jamais franchi les frontières de la péninsule ibérique. A remarquer d'ailleurs qu'on en trouve beaucoup de traces et en ancien portugais <sup>(5)</sup>, et en ancien catalan <sup>(6)</sup> ;

---

SPLENDŌNIUS. Voir la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de ces auteurs, Paris, 1959-60, p. 643 a, qui caractérisent le verbe comme ancien (Ennius) et classique. De plus, ils suivent de près Meyer-Lübke en déclarant les représentants romans de SPLENDOR et RESPLENDĒRE issus de la langue savante (à comparer la formulation du REW<sup>3</sup>, §§ 8165, 7246), tout en s'empressant de classer certains reflets du verbe simple dans les langues celtiques (britt. *ysplann*, gall. *yesplennyd*), ainsi qu'en roman (REW<sup>3</sup>, § 8164 a), comme parfaitement normaux.

- (5) Pour *esplendor* on peut consulter avec profit le glossaire compilé par J. Leite de Vasconcelos pour son édition critique de *O Livro de Esopo ; fabulário português*, Lisbonne, 1906 (ainsi qu'aux t. VIII et IX de la *Revista Lusitana*) ; on trouvera des exemples de *esplandecente* « resplandecente » et *esplandicia* « resplandecia » dans un texte du XIV<sup>e</sup> siècle qui nous est accessible à travers le prisme d'une copie du siècle suivant : *A Portuguese Version of the Life of Barlaam and Josaphat ; Paleographic Edition and Linguistic Study*, ed. Richard D. Abraham, Philadelphie, 1938, p. 139 a.
- (6) Voir les matériaux fort abondants réunis par A. M. Alcover et Fr. de B. Moll dans leur scrupuleux *Diccionari català-valencià-balear*, t. V (1952), 442 b-443 b, et t. IX (1959), 416 a-417 a : *esplendència*, *esplendent*, *esplendir*, *esplendor*, *resplendir*, etc. A noter l'ancienne variante *resblandor*. Il ressort



et que le groupe *-an-* au lieu de *-en-* légué par le latin classique apparaît partout (sauf en ancien portugais) beaucoup plus fréquemment dans les formes introduites par le préfixe *r-* que dans le reste.

## II.

Il est naturel que l'écart de *resplendor*, etc., de leur cours prévisible ait piqué la curiosité et des étymologistes romans et des spécialistes de grammaire historique. Malheureusement, l'écho n'a pas été particulièrement fort<sup>(7)</sup>. Pour ne citer qu'un seul exemple assez récent, V. García de Diego, tout en prêtant un peu d'attention à notre famille de mots dans les deux parties de son dictionnaire étymologique, s'abstint de fournir une explication convaincante du changement de *-EN-* en *-an-*<sup>(8)</sup> ; tout de même, on lui saura gré d'avoir, au moins, fait allusion aux deux formes de l'asturien moderne, *resplandir* (qu'il cita d'après M. J. Canellada) et *resplander* (qu'il avait puisée dans le dictionnaire de rimes dialectal de A. García Oliveros)<sup>(9)</sup>. Il aurait pu alléguer, bien sûr, d'autres sources<sup>(10)</sup> ; mais ce qu'il a accompli suffisait

---

des relevés dialectologiques du XX<sup>e</sup> siècle que *resplendor*, forme qui ressemble à son homologue castillan, est caractéristique du valencien ; en catalan occidental on rencontre *resplando* oxytone, avec [o]. Les rédacteurs de ce dictionnaire donnent l'impression de favoriser, en principe, les graphies avec *-en-*. Inutile d'ajouter qu'en catalan ancien et moderne les désinences inchoatives, toujours absentes de l'infinitif (à la différence de l'espagnol), ne manquent pas d'apparaître dans certains autres secteurs du paradigme verbal ; donc, *resplend-ir/resplend-exen*.

- (7) Par exemple, Menéndez Pidal n'a pas prêté attention à ce détail ni dans la 6<sup>e</sup> édition, pourtant soigneusement révisée, de son *Manual de gramática histórica española* (1941) ; ni dans sa grammaire du *Cantar de Mio Cid* (1908-11, 1944-46) ; ni dans la rédaction définitive de son meilleur livre dans ce domaine, *Orígenes del español* (1950).
- (8) *Diccionario etimológico español e hispánico*, Madrid, [1955], §§ 5636 a et 5636 b, ainsi qu'à la p. 477 a.
- (9) Il s'agit de la monographie (qu'on a soumis ailleurs à un examen fort minutieux) de Maria Josefa Canellada, *El bable de Cabranes*, supplément XXXI à la *R.F.E.*, Madrid, 1944, p. 321 ; ainsi que du travail, en clef moins conventionnelle, de A. García Oliveros, *Ensayo de un diccionario bable de la rima*, Oviedo, 1946, p. 195.
- (10) Il paraît que dans certains secteurs du vaste domaine espagnol du Nouveau Monde *esplendor* (dialectal ou savant ?), pris au sens de « resplandecer », a poussé des racines ; il est même possible que sa survivance ait eu une répercussion, garantissant une place privilégiée aux latinismes nets *esplendente*, *esplendidez*, *espléndido* et *esplendor*, sans d'ailleurs avoir déplacé *respland-ecer*, *-ecimiento*, *-or*. On retrouve des allusions à cet état de choses

pour éliminer une conjecture dangereuse de Meyer-Lübke que n'ont pas cessée de répéter les latinistes (incapables, eux, presque par définition, de s'orienter dans les broussailles du lexique roman<sup>(11)</sup>) : SPLENDĒRE avait survécu en roman même en dehors de la transmission savante (dont personne, d'ailleurs, ne nie l'action). C'est ce que prouve surtout l'italien — d'une manière indépendante et hautement originale. Le fait que RESPLENDĒRE, un verbe de la 2<sup>e</sup> conjugaison, se soit transformé en toscan en *rispondere* (infinitif accentué sur l'antépénultième) s'explique parfaitement par les conditions du développement spontané<sup>(12)</sup>. On doit, de plus, à García de Diego un bref renvoi à une variante inchoative propre de la zone dialectale léonaise-galicienne, à savoir *resprandecer*, qui ne soulève pas de difficultés<sup>(13)</sup>.

---

chez G. M. Vergara Martín, *Diccionario hispanoamericano de voces sinónimas y análogas*, Madrid, 1930, pp. 121 a et 237 b. Plus notables, peut-être, sont les traces sporadiques qu'a laissées au Mexique la variante *despléndido*, née au début par la fausse séparation de l'adjectif savant en *es-* et *-pléndido*, puis par la substitution de *des-* au prétendu préfixe *es-*. Ce processus fut reconstruit par P. Henríquez Ureña, *El español en Méjico*, Buenos Ayres, 1938, p. 316.

- (11) On a déjà parlé, sous ce rapport, de Ernout et Meillet, dupes du *REW*. Partant, J. B. Hofmann, dans sa révision du *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de Alois Walde, a eu raison, tout en renvoyant le lecteur au *DĒLL*, de ne pas suivre Meyer-Lübke de trop près. Il lui a suffi de prévenir ses lecteurs de la survie de SPLENDĒRE en roman, sans aucune restriction à un certain niveau de la transmission. Voir t. II, Heidelberg, 1939, p. 576.
- (12) La prépondérance de -(N)DĒRE sur -(N)DERE dans la phase post-classique du développement est due au puissant concours de deux sources indépendantes : a) la grande famille des composés de DĀRE, qui comprend ABDŌ « je cache », ADDŌ « j'ajoute », CIRCUMDŌ « j'entoure », CONDŌ « je fonde », CRĒDŌ « je crois » (de structure opaque), DĒDŌ « je livre », DĪDŌ « je distribue », ĒDŌ « je mets au jour », etc. ; et b) certains verbes dans lesquels le segment -D- représente, au fond, un ancien suffixe qu'on parvient à identifier à l'aide d'autres langues indo-européennes : CLAUDŌ « je clos », -FENDŌ « je heurte » (qu'on reconnaît faiblement derrière DĒFENDŌ et OFFENDŌ), etc. Ainsi les latinistes se sentent autorisés à parler simplement des verbes en -DŌ ; voir A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1953, § 207. (En fait, il s'agit, dans quelques composés susnommés, non de DŌ, DĀ-RE, mais du verbe proto-indo-européen DHĒ- qui a subi un croisement avec DĀRE.)
- (13) On est en droit de postuler une certaine élégance pour la forme *resplendor* (qu'on trouvera aux v. 1180 et 1183 du *Cancioneiro gallego-castelhano*... compilé par Henry R. Lang, New York et Londres, 1902, en face de *esprandor* qu'a enregistré J. Cuveiro Piñol, *Diccionario gallego*, Barcelone, 1876, p. 120 b, où il le traduit en castillan par « resplendor » et, pour les anciens textes, par « esplendor »).

Le second étymologiste à qui l'on peut en appeler est, on le devine, Juan Corominas ; celui-là, en effet, a eu le rare privilège de pouvoir se prononcer plusieurs fois sur cette question, à partir de 1955. Il y a donc plus d'un quart de siècle que Corominas a eu l'occasion de commencer de tracer l'orbite de *esplender*, verbe qui, selon lui, représente le noyau de la famille<sup>(14)</sup>. Le rendement de ses premières recherches consiste en ceci : il a examiné bon nombre de textes, en partie médiévaux, et a réussi à établir un dossier, qui n'existait pas auparavant, pour *esplendente*, *espléndido*, *esplendor* (var. *esprandor*) et *esplendoroso* — tout en oubliant l'abstrait *esplendidez* ; ainsi que pour *resplandecer/resplendecer*, dont il crut reconnaître l'origine dans RESPLENDÈRE (négligeant, lui aussi, l'existence — pourtant plusieurs fois confirmée — de RESPLENDĒSCERE), puis *resplandeciente*, *resplendente*, *resplandecimiento*, *resplendor/resplendor*. Malgré certaines lacunes et bévues<sup>(15)</sup>, le travail que le philologue barcelonais a réalisé, il y a presque trente ans, était foncièrement honnête et utile. Quant à l'origine de cette curieuse innovation que représente le segment *-an-*

(14) Ce choix paraît tout à fait fortuit ou arbitraire. Si les latinistes s'accordent à accepter SPLENDÈRE comme centre de la famille de mots confiés à leur soin, tant mieux ; pour l'hispaniste, *resplendor/resplandecer*, pris ensemble, représentent le double noyau, à moins qu'on n'accepte les régionalismes asturiens *respland-er*, *-ir* comme produits directs et spontanés de RESPLENDÈRE. Or, c'est précisément ce que Corominas refuse obstinément de faire.

(15) Rien ne nous empêche d'élargir la documentation offerte par Corominas. Il faut souligner le fait que *respland-ecer/-eciente*, ainsi que *resplendor* (employé parfois au féminin), étaient des mots assez communs de la langue médiévale ; de plus, *resplandecer* ne s'éloignait pas trop d'*esclarecer* (qui, à son tour, correspondait à l'anc. prov. *esclarzir* et à l'anc. frç. *esclaircir*), de sorte que les deux rôles presque parallèles qu'y jouait la voyelle *a* s'appuyaient. On trouve, par ex., dans le texte didactique *Barlán e Josephá*, éd. G. Moldenhauer, côte à côte *rresplandecer* (94 v°, 105 v°), *rresplandeciente* (96 v°), *rresplendor* (111 r°) et *esclarecer* (117 v°) ; dans *Santa Cate-rina*, éd. Knust, *rresplandecer* (19 r°, 19 v°) et *rresplendor* (111 r°), que l'on rencontre aussi dans *Confesión del amante*, traduit du portugais, aux f. 49 r°, 168 r° et 226 v° ; etc.

Il est dommage que Corominas n'ait pas enregistré l'emploi d'*esplandecer* dans le *Cancionero de Baena* (qu'avait déjà relevé J. Cejador y Frauca dans son *Vocabulario medieval castellano*) ; il s'agit d'un des exemples assez rares de la propagation de *-an-* en dehors du sous-groupe caractérisé par le préfixe *r-*. Corominas aurait pu emprunter à Fr. Rodríguez Marín, *Dos mil quinientas voces castizas y bien autorizadas...*, Madrid, 1922, p. 325, un exemple de *resplendentísimo* tiré des *Discursos predicables* de Fray Juan de Tolosa.

qu'on trouve à chaque pas chez les auteurs et les copistes du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècles (Gonzalo de Berceo, Juan Ruiz, l'auteur anonyme du *Poema de Alfonso XI*, etc.), Corominas n'offrit qu'une conjecture : il pourrait s'agir, selon lui, de l'adaptation de l'anc. frc. *resplendre/resplendir*. Il sous-entendait, cela va sans dire (quoiqu'il n'en soufflât pas mot), adaptation par l'ouïe, possibilité qu'on ne peut pas écarter en analysant les mots d'emprunt de date récente (par ex., esp. *asamblea*, reflet fidèle d'*assemblée*), mais qui me paraît fort douteuse transposée en plein XIII<sup>e</sup> siècle (16). Ce qui pèse encore davantage, c'est le silence complet de l'auteur là où il s'agit d'expliquer pourquoi les mots introduits par *res-* vont souvent de pair avec le segment *-an-* du radical, tandis que ceux qui sont axés sur *es-* préfèrent s'unir à *-en-*.

On sait déjà que Corominas, à titre d'exception, a eu la bonne chance de revenir à plusieurs reprises au problème épineux qu'on vient d'esquisser et dont il ne comprit pas trop bien la complexité quand il était aux prises avec la première rédaction de son dictionnaire. Malheureusement, il n'a pas profité de ces occasions pour approfondir son analyse, sauf par rapport à certains menus détails (17).

(16) On se rapportera à la discussion, *supra*, du cas divergent d'*ambassade/embajada*. Le cas d'*assemblée* n'est pas, d'ailleurs, exceptionnel ; l'emprunt parallèle qu'a fait le russe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, déclencha le même changement, et on continue de dire et d'écrire, dans cette langue slave, *dantist* pour faire allusion au praticien qui soigne les dents et nullement au philologue qui s'occupe de Dante Alighieri. Mais tout cela n'a rien à voir avec l'idée fantaisiste, et qui mérite d'être repoussée énergiquement, d'un verbe latin modifié en ancien espagnol et portugais à la française.

(17) Ainsi, le supplément aux t. I-III du *DCELC*, qu'on trouve relégué au t. IV (1957), n'apporte pas de retouches. Le *Breve diccionario etimológico*, Madrid, 1961, p. 245 b, lui, fournit des dates plus exactes (milieu du XV<sup>e</sup> siècle) pour *esplender* et *espléndido*, ce qui équivaut à dire que l'introduction de ces mots savants coïncida avec les innovations lexicales qu'a examinées, dans son long chapitre sur « La langue » (pp. 231-322), María Rosa Lida de Malkiel, *Juan de Mena, poeta del prerrenacimiento español*, Mexico, 1950. Pour revenir à Corominas, la parution de son édition (assez capricieuse, point n'est besoin d'y insister) du chef-d'œuvre de Juan Ruiz (*Libro de buen amor*, Madrid, 1967) causa une autre déception aux lecteurs : à en juger par l'index des notes exégétiques, Corominas n'offre que deux commentaires, assez banals, remarquant qu'au v. 1244 b *resplandeciente* prête à la traduction « radiante (de alegría, de vida) », tandis qu'au v. 1663 a (qu'on trouve à la p. 617) le contexte justifie l'emploi de la forme savante *resplendente* : « En una canción que imita tan de cerca la letanía y otros textos litúrgicos, no puede sorprender el latinismo *resplendente* » ; et Corominas de renvoyer le lecteur à son dictionnaire, pour l'inventaire des varian-

## III.

Le problème que nous avons réussi à formuler, à isoler et à localiser n'a donc pas été résolu par nos prédécesseurs. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit insoluble ; il faudra tout simplement, en triant les faits déjà établis, rouvrir la question d'une influence qui peut être venue du dehors. Or, une longue série d'études fort serrées a montré que les verbes romans remontant aux infinitifs latins en *-ĒRE*, *-ĔRE* ou *-ĪRE* n'ont presque jamais subi la pression ni des noms (ou, *a fortiori*, des adjectifs), ni des verbes, de plus en plus nombreux, en *-ĀRE*. Par contre, beaucoup d'empiètements, de croisements, d'interférences de toutes sortes se sont produits précisément dans le cadre de ces verbes ; il y en a qui remontent non seulement à deux, mais même à trois ou quatre prototypes latins<sup>(18)</sup>. Il est donc de rigueur que, tant qu'une solution plus simple ne s'impose, on examine de près les meilleurs candidats pour ce rôle d'agents de contamination (ou, pour recourir à une autre métaphore, de l'écart du chemin droit).

A notre avis, il est loisible de soupçonner *EXPANDĒRE* d'avoir joué ce rôle dans la péninsule ibérique. Ce soupçon repose sur plusieurs données indépendantes qui, isolément, n'emportent certes pas toujours la conviction, mais dont l'ensemble serait difficile à réfuter. Pour commencer, *EXPANDERE* n'a pas survécu dans tous les territoires romans (en particulier, on observe son absence totale dans la latinité balkanique) ; mais là où il a poussé des racines — comme, par ex., en Italie ou en France — il a généralement tenu bon (témoins *spândere* et

---

tes *resplendor/resplendor* chez Berceo. La dernière étape de ce long pèlerinage fut la publication — toute récente — du t. II (Madrid, 1980) d'un nouvel ouvrage de l'auteur, compilé en collaboration avec J. A. Pascual : *Dicc. crít. etimol. castellano e hispánico*. En se rapportant à la p. 749 b, on est heureux d'apprendre que c'est Diego de Burgos chez qui ont lit *esplender* pour la première fois, et que c'est à Pérez de Guzmán qu'on doit l'introduction presque simultanée de *esplendor*. Ces précisions sont dues d'ailleurs aux recherches assidues de C. C. Smith, « Los cultismos literarios del Renacimiento . . . », *Bull. Hisp.*, t. LXI (1959), 236-272, à la p. 247. Mais on est navré de constater que la discussion d'aucun problème sérieux n'a été entamée ; et que — dernière goutte d'amertume — il manque tout renvoi à l'état des choses en portugais et même en catalan.

(18) On s'est convaincu, par ex., à la base d'un examen scrupuleux de la tradition manuscrite, qu'il y a eu des contacts — et, par conséquent, des confusions — de *CAEDĒRE*, *(DIS)CĒDĒRE*, *SCANDĒRE/DĒSCENDĒRE* et *SCINDĒRE*. Sans tenir compte de ces faits on ne parviendra jamais à saisir l'étymologie, à vrai dire, « multiple » de l'anc. esp. *deçir*, anc. port. *deçer* (port. mod. *descer*) « descendre ».

*r-épan dre*). Or, en espagnol et dans les langues voisines de la péninsule, *expandir* (c'est la meilleure graphie, à ce qu'il semble, de la formation médiévale<sup>(19)</sup>) n'a pas tardé à montrer des symptômes de faiblesse sauf au niveau dialectal ; à partir du XIV<sup>e</sup> siècle il a battu en retraite, cédant le terrain à plusieurs rivaux plus puissants : *difundir*, *extender*, *ensanchar*, *propagar*, surtout au niveau de la langue littéraire ; ailleurs, à *cundir*. Quand la sphère d'influence d'un mot donné diminue, tandis que celle d'un autre augmente simultanément et dans la même zone, il peut s'agir, bien sûr, d'une coïncidence banale. Pour établir l'enchevêtrement des deux processus, au moins à titre de probabilité, on a besoin de certaines garanties d'affinité ou de ressemblance. Or, SPLENDĒRE et EXPANDĒRE, celui-ci prononcé [esp'andəre], tandis que celui-là s'approchait presque partout de [splend'e:re], montraient des analogies vraiment frappantes du côté de la forme : tous les deux commençaient avec le segment [es-], suivi de [p] ; puis, immédiatement après la voyelle du radical, se trouvait le groupe identique [nd] ; le nombre des phonèmes était égal en latin classique et presque égal dans le latin parlé des différentes provinces ; le contraste -ĒRE : -ĒRE devenait de plus en plus léger dans les stades embryonnaires des langues néo-latines ; de plus, la distance de [e] à [a], au point de vue de la phonétique, soit articuloire soit acoustique-auditive, est des plus courtes. Quant à l'aspect sémantique du rapprochement qu'on postule ici, le rayonnement éblouissant dont il s'agit représente au fond une espèce de projection ou diffusion de la lumière non seulement pour le physicien moderne, mais aussi pour un individu de formation intellectuelle assez modeste, pour peu qu'il sache observer bien les phénomènes visuels. La phraséologie — tout bien pesé, naïve — des diverses langues

(19) En parlant du mot médiéval, dont la carrière s'étend depuis les textes préalfonsins comme *Calila e Dimna* jusqu'aux œuvres dramaturgiques de Bartolomé de Torres Naharro, il est recommandable de s'en tenir à la vieille graphie d'ordre traditionnel avec *s* et non avec *x*. C'est à la suite de l'introduction de mots savants étroitement apparentés, comme *expansion* et *expansivo* — qui, eux, sont des latinismes nets par définition — grâce aux efforts d'un lexicographe tel que Esteban Terreros y Pando, dans son œuvre posthume en 4 volumes : *Diccionario castellano con las voces de ciencias y artes*, Madrid, 1786-93, que l'emploi du préfixe *ex-* s'est généralisé dans cette famille de mots ; ajoutez-y, comme facteur indépendant, l'enregistrement d'*expandir* (et de certains dérivés) par des lexicographes du Nouveau Monde. La 19<sup>e</sup> édition du dictionnaire de l'Académie Royale (Madrid, 1970), p. 597 a, en offrant son brevet à ce verbe s'associe à ces préférences, l'identifiant comme *expandir*, et Corominas, accompagné d'autres étymologistes, accepte ce verdict scellé de l'autorité de Madrid.



en est la meilleure preuve : les anglophones disent *to cast (to shed, to throw) light* ; pour un Français l'*éclairage* (et, à un niveau plus abstrait, l'*éclaircissement*) équivalent à la *projection de la lumière* ; l'Allemand, en plus d'avoir à sa disposition le syntagme figé *Licht werfen*, a appris récemment à distinguer la *Anstrahlung* de la *Ausstrahlung* ; en parlant russe, on en appelle aux tours *izlučat'*, *brosat' svet*, etc. Même si l'on refuse d'écarter la possibilité, voire la haute probabilité de calques, en vue du caractère essentiellement international de la terminologie des sciences exactes, on devine que ce parallélisme repose sur une communauté d'impressions sensorielles de très vieille date. Il n'est pas, à coup sûr, nécessaire d'étudier sérieusement l'optique pour se rendre compte d'une affinité fondamentale entre l'effet de la splendeur et l'émission des rayons (à un moment, cela va sans dire, où l'on ne prévoyait encore ni l'action des ondes ni celle des particules<sup>(20)</sup>).

Bref, des deux côtés de la forme et du contenu on était libre de jeter des ponts entre SPLENDĚRE et EXPANDĚRE, ce qui ne veut nullement dire que la rencontre de ces deux verbes et de leurs satellites était quelque chose d'obligatoire, de prévisible ni d'inévitable ; il ne s'agissait de tout temps que d'une possibilité latente, d'une chance que saisirent certains groupes de latinophones, à l'exclusion des autres.

Mais il y a encore un autre élément dans notre conjecture qui mérite d'être relevé : c'est qu'au sud des Pyrénées EXPANDĚRE a déjà solidement acquis la réputation d'avoir croisé de temps à autre les orbites d'autres verbes. On sait que SPARGĚRE « disperser, répandre, éparpiller, parsemer, joncher » et EXPANDĚRE sont, pour ainsi dire, les deux parents du verbe *espanzir* qui, de nos jours, n'appartient pas au lexique standard, mais qui a pourtant laissé beaucoup de traces en espagnol<sup>(21)</sup>. Ajoutez au témoignage de ce verbe, qui a failli triompher en castillan, celui de *españir* « craquer les châtaignes », qui, au dire de Juan Corominas — impitoyable antagoniste de V. García de Diego

(20) Il est curieux que, pour suggérer ce processus de rayonnement, d'émanation, etc. — à une époque antérieure à l'éclosion des sciences exactes — l'espagnol avait recours au verbe transitif *despedir*, qui reflète EXPEDIRE autant que -PETĚRE.

(21) On peut consulter avec profit la dernière analyse de J. Corominas, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, t. II, Berne et Madrid, 1980, p. 825 a, qui puise son information sur *espanzir* dans le dictionnaire de rimes de Pero Guillén de Segovia (ca. 1430) ainsi que dans les vocabulaires postérieurs d'Antonio de Nebrixa et Pedro de Alcalá. On trouve une allusion à *expancir* s.v. *expansarse* qu'enregistre Francisco J. Santamaria, *Diccionario de mexicanismos*, Mexico, 1959, p. 515 a.

sous ce rapport, comme sous d'autres — pourrait représenter à la rigueur un croisement de *expandir* et de *frañir* « rompre » < FRANGĒRE<sup>(22)</sup>. A cet éloquent exemple de la compatibilité de EXPANDĒRE avec d'autres radicaux, il n'est donc pas trop téméraire d'ajouter une conjecture de plus — celle en faveur de laquelle on plaide ici — qui soutient que EXPANDĒRE a réussi à recouvrir, en hispano-roman, le patrimoine de SPLENDEŌ, -ĒRE moyennant les formes *resplendor*, *resplandecer*, etc., qu'on a déjà fait connaître.

## IV.

Ceci dit à titre de généralités, il est loisible d'examiner de plus près certains détails qui doivent retenir notre intérêt spécial. Pour commencer, EXPANDŌ, -ĒRE, au niveau du latin classique, rentre dans une famille fort étendue, dans tous les sens du mot, à savoir PANDŌ, -ĒRE « étendre, déployer, écarter », puis « ouvrir (en écartant, et non en ôtant un couvercle) »<sup>(23)</sup>. Une des branches de cette famille,

(22) *Espanñir* figure dans le vieux vocabulaire de A. de Rato y Hevia (1891). On trouvera aisément les interprétations contradictoires de Carcía de Diego et de Corominas en consultant leurs dictionnaires étymologiques.

(23) On trouvera une analyse fort pénétrante de cette famille de mots (apparentée, peut-être, à celle de PATEŌ, -ĒRE « être ouvert, accessible ») dans la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernout et Meillet, Paris, 1959-60, pp. 478 b et 479 a. A souligner la remarque des auteurs que, pour le parfait, la forme à redoublement \*PEPENDĪ a « été évitée par suite de son homonymie avec le parfait de PENDŌ, -ĒRE 'peser' » ; l'alternative PANDĪ a laissé quelques traces isolées.

Le tronc qui, en roman, s'est dégagé d'EXPANDĒRE, surtout en vertu de son sens, est représenté non seulement par le verbe en -Ō, -ĒRE qui fonctionnait comme le primitif, mais aussi par l'adjectif verbal PANDUS, -A, -UM « écarté, qui s'ouvre », par la suite « déjeté, infléchi, arrondi, concave » (épithète d'une déesse) — important comme prototype des adjectifs postverbaux en roman — ainsi qu'un verbe secondaire en -Ō, -ĀRE « s'infléchir », source, à son tour, de PANDĀTIŌ « gauchissement du bois » (Vitruve), PANDĀTILE « déboitement du genou » (*Mulomedicina Chironis*), REPANDUS « retroussé », d'où REPANDIRŌSTRUS (Pacuve). Pour en revenir au primitif : il se peut que EXPANDŌ ait absorbé DISPANDŌ « étendre en tout sens, écarteler » (Lucrèce) à cause de la croissante affinité des préfixes EX- et DIS- ; mais les autres composés : OPPANDŌ « j'étale à l'encontre » (époque impériale), PRAEPANDŌ « j'étends par devant », PROPANDŌ « je déplore, j'épands » (Apulée) et REPANDŌ (id.) « je laisse qch. grand ouvert » paraissent ne pas avoir survécu en roman. Le passage de PANDŌ, -ĒRE à PANDŌ, -ĀRE est hautement significatif, parce qu'il révèle le mécanisme auquel recouraient les Romains pour transférer un verbe de la 3<sup>e</sup> conjugaison à la 1<sup>re</sup>.



à savoir le part. passé PASSUS (conurrencé par la forme analogique PĀNSUS), ainsi que le nom d'action PASSUS, -ŪS « pas », ont fait fortune en roman, en donnant naissance à \*PASSĀRE dont on connaît le succès sauf dans les zones latérales de type archaïque (anc. esp. *trocir*, roum. *trece* < TRAIĀRE). Mais PANDĒRE lui-même, à la différence de ces ramifications qui ont eu tant de succès auprès des latinophones, n'a pas tenu ferme ; c'est à la suite des efforts que C. Salvioni a déployés dans le compte rendu d'un livre qui, somme toute, ne méritait guère tant d'attention, qu'on sait que quelques vestiges de PANDĒRE ont tout de même été découverts en Italie septentrionale<sup>(24)</sup>. C'est donc EXPANDĒRE qui, en fin de compte, s'est étendu aux dépens de PANDĒRE étioilé, et on le trouve fort bien représenté en ancien français, grâce aux efforts des lexicographes dévoués qu'ont été, ici comme ailleurs, Fr. Godefroy, A. Tobler et E. Lommatzsch, Hugo Brüll, W. von Wartburg et E. Huguet. Lommatzsch, par ex., offre une documentation très abondante d'*espandre* employé comme verbe transitif (« ausstreuen, verspritzen »), intransitif (« ausfliessen, sich ergiessen, verspritzen », « sich ausbreiten, sich zerstreuen ») et réfléchi (« sich ausbreiten, sich ausstrecken » ; cf. *espandu* « breit » ; *espanduement* « zerstreut »<sup>(25)</sup> ; et il renchérit sur Meyer-Lübke en citant des dérivés assez rares, comme *espannable* et *espannement*. Les deux savants sont d'accord en ce qui concerne la dérivation de *espanchier* < \*EX-PANDICĀRE. Il est curieux que les textes français révèlent une tendance d'associer *espanchier* et *espandre* avec l'effusion du sang. On n'écartera pas la possibilité d'un rôle que put jouer dans ce contexte le verbe *espancier* qui, lui, dérivant de PANTEX, -ICE « ventre, panse », équivalait à « éventrer » ; mais on pense aussi à l'intervention d'autres circonstances : ainsi, le verbe *verser* régit, comme objets, presque exclusivement soit *les larmes*, soit *le sang*. Les matériaux réunis scrupuleusement par Huguet expliquent la décadence postérieure de *espandre* : il souffrait de la concurrence fatale de *espandre* « dispenser » qui, à n'en pas douter, représentait le reflet fidèle de SPARGŌ, -ĒRE. Sous ce rapport, le français faisait écho à l'espagnol, où — on s'en souviendra — le verbe *espanzir* cristallisa au cours du XV<sup>e</sup> siècle<sup>(26)</sup>. On devine

(24) Il s'agit du compte rendu, dans les Actes de l'Académie Lombarde, du dictionnaire de G. Körting ; Meyer-Lübke en a recueilli les meilleurs fruits dans son *REW*, à partir de la première édition.

(25) *Altfranzösisches Wörterbuch*, t. III, Wiesbaden, 1954, col. 1140-44.

(26) Pour tout ce secteur du lexique on se reportera à la collection d'exemples, à vrai dire, surabondante d'E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du XVI<sup>e</sup> siècle*, t. III, Paris, 1946, 660 a-664 b. Le t. VI (Paris, 1965) du

qu'à cause de ce voisinage peu commode, les locuteurs finirent par se réfugier auprès de *respandre*, qui était à l'abri de l'équivoque : c'est ainsi qu'on s'explique le triomphe de *répandre* sur *épandre* (27). L'italien, lui, s'évertue à résoudre d'une manière élégante et foncièrement originale son côté de ce problème. Sous l'égide de son système (28), il ne s'est produit aucune confusion du mot savant avec le reflet direct du verbe latin : une distinction très nette sépare a) *espandere* et *espansione* (celui-ci remonte au latin tardif *EXPANSIÖNE*), ainsi que, tributaires de ces deux mots-clé, *espans-ibile*, *-ibilità*, *-ivo*, *-ività* ; *espansion-ismo*, *-ista*, *-istico* (dérivés, en partie, à une date récente et à l'imitation de modèles étrangers, par ex., français) de b) *spandere*, entouré à son tour de plusieurs satellites de formation et de signification, d'ailleurs, entièrement transparentes : *spandimento*, *spanditore*, *spanditura* (29). Inutile d'insister sur l'abîme qui sépare l'ensemble de ces deux molécules lexicales à la fois de *risplendere* « briller » et de *splend-ere*, *'-ido*, *-óre*.

Le français et l'italien ont donc ceci en commun : *espandre*, camouflé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle en *répandre*, et *spandere* n'ont jamais cessé de jouir d'une grande vogue auprès des locuteurs, quel que fût le niveau de la culture de ces derniers. Or, cette situation uniforme ne correspond nullement à celle qu'on rencontre dans la péninsule ibérique et que nous cherchons précisément à éclaircir.

Il va sans dire que c'est le témoignage de l'ancien espagnol qui nous concerne tout spécialement : l'emploi de *expandir* et celui de

---

même ouvrage documente, à la p. 539 *a*, certains emplois hautement caractéristiques de la variante introduite par *r-*, notamment de *respancher* « répandre », de *respandement* « effusion », du nom d'actant *respandeur* [*du sang*] « celui qui répand... », ainsi que de *respandre* « disperser, mettre en déroute » (dans une traduction de Suétone).

- (27) A noter le stricte parallélisme des deux changements *espancher* > *respancher* et *espandre* > *respandre*. Comme on s'explique celui-ci beaucoup mieux que celui-là, à cause de la proximité excessive, voire troublante de *espandre* et *espartre*, il est probable que c'est (*r*)*espandre* qui a frayé le passage et que (*r*)*espancher* l'a suivi, à cause de ses attaches.
- (28) On trouve, en effet, une situation analogue dans d'autres coins et recoins du lexique italien ; à comparer surtout le cas éloquent de *blasfemare/biasfemare/bias(i)mare*, reflets tous les quatre de l'hellénisme *BLASPHEMĀRE*, que j'ai étudié dans une note assez développée (*Contacts Between blasphemāre and aestimāre*, in : *Romance Philology*, t. XXX : 4 [1976], pp. 102-117), en suivant la piste ouverte par U. A. Canello en 1878.
- (29) Je ne fais que résumer les faits établis par Br. Migliorini.

*resplandecer*, etc., s'excluent-ils mutuellement dans le dossier médiéval de ces deux familles lexicales ? Or, il y a des textes où la discussion de ce problème ne s'impose pas, tout simplement parce que les représentants des familles en question y font défaut, à en juger par des glossaires dressés par des philologues fort compétents. C'est le cas, par ex., du *Poema de Mio Cid*, où, d'ailleurs — assurément non par hasard — (*d*)*espende* « dépenser » est très copieusement représenté<sup>(30)</sup> ; on se heurte à une situation semblable dans certains textes archaïques de vernis navarro-aragonais, comme le *Libre dels Tres Reys d'Orient* et la *Vida de Santa María Egipcíaca*, dont on peut étudier le lexique à travers les magnifiques vocabulaires compilés récemment par Manuel Alvar<sup>(31)</sup>. L'état des choses est plus passionnant quand on observe la présence de *resplandecer* (qu'on a le droit de classer comme une variante de (*r*)*esplandir*) équilibrée par l'absence de *esplandir*, parce qu'on reconnaît alors une certaine solidarité. C'est une situation très commune, surtout à partir du XIV<sup>e</sup> siècle ; il suffit d'en appeler au *Poema de Alfonso XI* où, à en croire J. P. ten Cate (1942), on trouve côte à côte *esplandor* (2136 a), *esplandor* (1312 c) — avec le remplacement du groupe *-spl-* par *-spr-*, substitution qui n'est guère choquante à l'Ouest — et *rresplandesciente* (941 a), mais pas la moindre trace de *esplandir*. Ce témoignage est confirmé par le *Libro de buen amor*, où, pour nous en tenir au bilan dressé par Henry B. Richardson (1930)<sup>(32)</sup>,

(30) Dans son vocabulaire exhaustif du *Poema* ou *Cantar* (1908-11) R. Menéndez Pidal s'est occupé à deux reprises de (*d*)*espende* (pp. 624 et 669) sans s'être rendu compte, à ce qu'il paraît, de l'essentielle solidarité des biographies de ce verbe à préfixe flottant et de *esplandir*.

(31) Voir les glossaires exhaustifs qui rentrent dans les éditions critiques qu'il a données de ces deux textes en 1965 et en 1970-72, respectivement. (Au premier de ces textes le philologue de Madrid a donné un nouveau titre : *Libro de la infancia y muerte de Jesús*.)

(32) Il est curieux que Richardson, dans sa thèse de Yale dirigée par Henry R. Lang (*An Etymological Vocabulary to the « Libro de buen amor » . . .*), ait fait la même supposition que Corominas, un quart de siècle plus tard : « a perhaps due to French influence », p. 196. G. B. Pellegrini n'a pas partagé son opinion en déclarant, en 1950, que le *a* de *resplandor* lui rappelait certaines formes médiévales, comme *meatad* « moitié » au lieu de *meytad* et comme *coranado* en marge de la forme commune *coronado* « couronné » (*Grammatica storica spagnola*, Bari, 1950, § 42.3). Point n'est besoin de chicaner l'illustre romaniste de Padoue avec la démonstration d'autres analyses, plus convaincantes, de *meatad* et *coranado* ; au moins peut-on lui reprocher doucement d'avoir mis en relief non le grand succès de *resplandecer*, mais la faillite totale des deux formes éphémères qu'il a alléguées.

*rresplandeçer* (290 b, 1389 c) figure à côté de *rresplandor* (1052 d, 1267 d, 1610 a), sans qu'on y reconnaisse un seul vestige de *espan-dir*. La situation se répète vers la fin du siècle, par rapport au *Rimado de palacio* du chancelier Pero López de Ayala ; ici, le vocabulaire inédit (fort consciencieux) de Marion A. Zeitlin (1930) peut nous servir de fil d'Ariane. En scrutant les deux principaux manuscrits, Zeitlin a, en effet, rencontré trois exemples de *rresplandescer* (Bibl. Nacional, 344 b ; Escorial, 1812 b et 1814 b), mais pas un seul de *espan-dir*. Enfin, dans un texte postérieur, rédigé en prose, L. J. Zahn, collaborateur de J. E. Keller à qui l'on doit la dernière et la meilleure édition (1961) du *Libro de los exemplos por A.B.C.*, a fini par trouver a) un seul exemple du participe présent du verbe « briller » (*rresplandecientes de oro*), b) aucune trace de *espan-dir*, mais, en revanche, c) deux passages où figure (*d*)*espende* « dépenser, dissiper, prodiguer, gaspiller » : c'est une répartition de formes qui ne s'éloigne pas trop de celle à laquelle le *Poema de Mio Cid* nous a déjà accoutumés<sup>(33)</sup>. On est enclin à juger la situation d'une manière analogue en ce qui concerne *El Corbacho* ou *Arcipreste de Talavera* à la base des concordances qu'ont préparées R. et L. S. de Gorog (Madrid, 1978) ; on ne parvient à y trouver que *rresplandesciente* (p. 334 a).

Comme l'inventaire des textes dont *espan-dir* était exclu risque de devenir monotone, mieux vaut adopter une attitude positive envers ce verbe si rarement saisissable. Il est légitime d'affirmer que *espan-dir* n'était pas encore rare ou proscrit au XIII<sup>e</sup> siècle ; qu'il s'est maintenu étonnamment bien dans l'ambiance judéo-espagnole ainsi que dans l'espagnol régional du Nouveau Monde ; mais qu'il a subi un déclin fatal dans la langue littéraire entre 1300 et 1550, longue période de décadence au cours de laquelle il n'apparaît à la surface qu'à de très rares intervalles — pour ainsi dire, par mégarde des auteurs ou des copistes.

Après avoir prêté tant d'attention à l'absence de *espan-dir* dans certains contextes, on doit au lecteur, à titre de récompense, quelques brèves données sur sa présence occasionnelle. On trouve donc *espan-dir*

(33) Il paraît juste de mentionner ici, à titre d'anticipation, qu'on observe le même encombrement de l'espace lexical à l'égard de (*d*)*espende* interprété comme voisin de *espan-dir*. Ainsi, le magistral glossaire du *Libro de Apolonio* qu'on doit à C. Carroll Marden enregistre deux passages du poème aragonais où figure *despender* (323 d, 564 c), à l'exclusion totale de *espan-dir*.

dans certains textes préalfonsins en vers ou en prose, comme *Calila e Digna* et le *Poema de Alexandre* <sup>(34)</sup> ; il apparaît de nouveau, de temps à autre, dans des textes littéraires qui ne s'éloignent pas trop de la savoureuse langue dialectale (par ex., une comédie de B. de Torres Naharro <sup>(35)</sup>), et le lexicographe S. de Covarrubias Orozco l'enregistre, dans son *Tesoro*, à une date qui ne manquera pas de causer une vive surprise : en 1611. On doit ces renseignements à J. Corominas (*D.C.E.C.H.*, t. II, p. 825 a), et notre dette envers lui va en croissant parce qu'il mentionne aussi l'emploi de *espandidura* dans une pièce lyrique représentée dans le *Cancionero de Baena* <sup>(36)</sup>. Mais le tableau

(34) Le renvoi à la fable d'origine orientale est d'autant plus utile que Clifford G. Allen, dans son édition du texte : *L'ancienne version espagnole de Kalila et Digna* . . ., Mâcon, 1906, a omis ce mot, pourtant vieilli, dans son glossaire. Voici le passage en question : « . . . asý como aquel que le muerde la culebra en el dedo, e lo taja por mjedo que se non *espanda* el tésico ('le vénin') en su cuerpo, e muera » (p. 59) ; la forme *culebra*, au lieu de *culuebra* (« serpent, couleuvre »), prouve qu'il s'agit d'une copie assez tardive. Dans son édition ultérieure du même texte, José Alemany Bolufer proposa d'émender, dans un passage différent, *espendidas* « gaspillées » en *espandidadas*, mais sa conjecture n'entraîne pas la conviction ; voir *La antigua versión castellana de Calila y Dimna*, Madrid, 1915, pp. 49 et 496.

Pour le texte de l'*Alexandre*, nous avons à présent l'embarras des richesses. Voici comment le dernier éditeur, Dana A. Nelson (qui s'obstine à attribuer ce poème à Gonzalo de Berceo — à tort ou à raison), lit le passage en question : « las alas *espandidadas* por fer sombra mayor » (862 c ; dans d'autres éditions il s'agit du v. 844 c) ; voir *El Libro de Alixandro ; reconstrucción crítica*, Madrid, 1979. Si Nelson ne s'arrête pas à ce verbe dans son article dont personne ne niera le sérieux : « The Domain of Old Spanish -er and -ir Verbs : a Clue to the Provenience of the *Alexandre* », in : *Romance Philology*, t. XXVI, n° 2, 1972, pp. 265-303, c'est probablement parce qu'il n'a pas rencontré d'exemples de *espan-d-ir* en lutte avec une variante en *-er*.

(35) Dans son commentaire au prologue de la *Comedia Tinellaria*, Joseph E. Gillet, en discutant le v. 27 (« do qualquier río se *expande* »), cite les dictionnaires de Covarrubias et de Oudin (éd. 1645) comme preuve de la longue survie du verbe ; il aurait pu y ajouter une remarque sur la graphie avec *x* — marque de la latinisation d'un mot foncièrement médiéval. Avec Torres Naharro, nous sommes en pleine Renaissance.

(36) Le passage en question figure dans le n° 495 du recueil (une « riposte » de Fray Diego de Valencia) et correspond à la p. 977 de l'édition de J. M. Azá-ceta (Madrid, 1966) : « estrellas, cometas, la *espandidura* » ; à n'en pas douter, le mot veut dire « firmament ». W. Schmid, *Der Wortschatz des « Cancionero de Baena »*, Rom. Helv., t. XXXV, Berne, 1951, p. 79, l'enregistre en renvoyant le lecteur à l'*Elucidario* de Viterbo.

qu'il trace un peu à la hâte appelle beaucoup de réserves et de corrections de détails et bien des remarques supplémentaires<sup>(37)</sup>.

Il n'est pas entièrement fortuit, à mon avis, que *expandir* et ses dérivés se soient maintenus le mieux a) dans les communautés judéo-espagnoles et b) dans plusieurs pays hispanophones du Nouveau Monde — donc, pour ainsi dire, en marge des cercles dirigeants et de la sphère littéraire de la mère-patrie. Peut-être était-on moins exigeant dans ces ambiances en ce qui concerne même un soupçon d'ambiguïté ? En tout cas, il y a beaucoup de témoignages précieux pour la survivance soit de *(e)spandir*, soit de *(e)spender* dans les milieux balkaniques des Sépharim ; Max A. Luria et Cynthia M. Crews ont observé cet usage indépendamment en plein XX<sup>e</sup> siècle et ont enregistré des textes rédigés en judéo-espagnol familial où les locuteurs ont eu recours à ce verbe — à une certaine distance de la sphère biblique ou synagogale<sup>(37 bis)</sup>. Selon toute apparence, il ne s'agit pas, par conséquent, d'un latinisme ou d'un archaïsme. Quant à l'extension de *expandir* dans les anciennes colonies, il suffit de rappeler l'éloquent commentaire du bon observateur qu'était le Mexicain Francisco J. Santamaría : « Ni es anticuado, ni se usa solamente en Chile y Argentina, sino en toda América española »<sup>(38)</sup>. Les vocabulaires régionaux, plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étaient il y a quarante ans, paraissent lui donner raison, au moins en partie<sup>(39)</sup>.

(37) Sur *expandedor* v. *infra*, ma discussion de l'article de Dana A. Nelson, qui me permet d'ailleurs de reprendre certains problèmes portant sur les vicissitudes de **EXPANDERE**.

(37 bis) Max A. Luria, *A Study of the Monastir Dialect of Judeo-Spanish . . .*, *Rev. Hisp.*, t. LXXIX (1930), 323-583, § 169 ; C. M. Crews, *Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balkaniques*, Paris, 1935, p. 96 : « . . . tinie um podzu in akeye kaze i *spandyó* una stere ['natte, tapis'] al podzu », ainsi que pp. 239 et 298 b (« étendre »).

(38) *Diccionario general de americanismos*, t. I, Mexico, D.F., 1942, p. 631 b. *Expandir* et *expansionarse* « extenderse, desahogarse » se concurrencent réciproquement. Pour ce dernier verbe le dictionnaire de l'Académie de Madrid offre aussi la glose « espontanearse ». Tout de même il est curieux que A. Malaret, dans la 3<sup>e</sup> édition (Buenos Ayres, 1946) de son *Diccionario de americanismos*, n'ait pas fait la moindre allusion à ce verbe, qu'il n'avait pas pourtant hésité à enregistrer dans la 2<sup>e</sup> édition (San Juan, P. R., 1931), p. 246 b.

(39) Il est loisible de soupçonner que les deux néologismes caractéristiques de l'espagnol d'outre-mer, *expansarse* et *expansirse*, sont dus au croisement de *expandir* avec *panza* « panse » et évoquent une grotesque image anatomique ; on en trouve des vestiges, p. ex., dans l'excellent *Vocabulario de mejicanismos* de J. García Icazbalceta (1824-1894) dont on doit la publi-



On n'a pas prêté assez d'attention, que je sache, à un détail curieux : locuteurs et écrivains ont résisté, à l'unanimité, à la tentation — pourtant grande — de transformer *espan-dir* en un verbe du type dit « inchoatif » : nulle part on ne rencontre \**espandecer*, sans qu'on s'aperçoive de prime abord de la raison particulière de telle hésitation. (Cette indifférence s'explique aisément par la vieille tradition qu'on nous a inculquée de demander la raison d'être d'un trait concret, positif, mais non pas celle d'un manque, d'une absence, d'un refus des locuteurs de participer à un développement donné.) A y réfléchir, rien n'empêchait ceux qui étaient fidèles à l'emploi de *espan-dir* de prendre part au mouvement puissant qui tendait à transformer *guarir* en *guarecer* « garder, aider, protéger », *guarnir* en *guarnecer* « garnir, adorer, harnasser », *padir* en *padecer* « souffrir », *establir* en *establecer*, ou *pertenner* en *pertenecer* « appartenir »<sup>(40)</sup>. Si résistance il y eut, on doit en chercher et on devrait en trouver les causes particulières. Or, si l'on se rappelle la vitesse avec laquelle (*r*)*esplandir* a cédé le terrain à *resplandecer*, on donnera raison à notre plaidoyer à l'aide de la clé gilliéronienne : c'est grâce à l'effort qu'on faisait pour obtenir une différenciation maximale des deux verbes en collision, « briller » et « répandre », qu'on permit à l'un d'eux (mais nulle part à tous les deux)

---

cation posthume, à Mexico même, cinq ans après la mort du compilateur, aux soins de Luis García Pimentel : « extenderse, dilatarse, hablando de la tinta o de los colores que, por carecer de cola el papel a que se aplican, . . . se embeben en él, se extienden y quedan deformados los rasgos. » Il est beaucoup moins probable que *panza*, prononcé [pansa], ait joué un rôle dans la formation de *expansionarse*, verbe secondaire qui repose sur l'abstrait accompagnant le verbe primaire. On consultera à ce sujet Lisandro Sandoval, *Semántica guatemalense, o diccionario de guatemaltequismos*, Guatemala, 1941-42, p. 543 ; et F. J. Santamaría, *Diccionario de mexicanismos*, Mexico, 1959, p. 515 a. En tout cas, la prudence s'impose quand on trouve, en feuilletant un dictionnaire comme le *Diccionario abreviado de galicismos, provincialismos y correcciones del lenguaje* de Rafael Uribe y U[ribe] (Medellín, 1887), un double renvoi à *es-* et *ex-pandir* comme mot vieilli : la mention de ce mot « incorrect » n'est pas une preuve formelle de son emploi dans le parler familier ou rural de la province d'Antioquia (Colombie). Quant à la pression exercée par *panza*, on peut s'en tenir au verbe *espanz-urr-ar* « éventrer, éviscérer » dont Ángel Rosenblat a dressé le dossier dans ses « Notas de morfología dialectal » ; voir la *Biblioteca de dialectología hispanoamericana*, t. II, Buenos Ayres, 1946, pp. 242 et ss.

(40) Le travail le plus avancé sur ce sujet est, fort probablement, la thèse de doctorat (en voie de publication) de Andrew S. Allen, dont on connaît les principales idées par sa note publiée in : *Romance Philology*, t. XXXV : 1 (1981), pp. 79-88.

de franchir d'un bond le fossé qui séparait deux classes de conjugaison. Seulement, le résultat décevant prouve que même ce remède radical ne parvint pas à assurer la survie aux deux verbes à la fois.

## V.

On a rencontré à plusieurs reprises, ne fût-ce qu'en passant, certains représentants romans du verbe *EXPENDERE* « dépenser », qui paraît avoir bloqué le chemin d'autres verbes, d'apparence semblable, dont on est en train d'étudier l'histoire. Il est donc temps de changer de perspective pour jeter un coup d'œil direct sur les péripéties d'un mot qui jusqu'ici n'a figuré dans nos projections qu'en biais, condamné à jouer le très modeste rôle d'un obstacle.

Personne n'ignore que le latin plaçait à la disposition des locuteurs deux verbes jumeaux, a) *PENDŌ*, *-ĒRE* « suspendre » > « peser » et, par spécialisation de sens, « peser de l'argent », donc « payer », et b) *PENDEŌ*, *-ĒRE* « être pendu ou suspendu » (dans la crainte, l'attente, etc.)<sup>(41)</sup>. C'est surtout la première de ces deux variantes sémantiques et grammaticales du verbe en question qui a survécu en roman, partageant l'espace lexical avec les héritiers du rejeton intensif-itératif *PĒ(N)SŌ*, *-ĀRE* qui, à son tour, prêtait à deux niveaux de transmission, bifurcation qui déterminait ses deux sens : « peser », comme mot populaire, et « réfléchir », comme mot savant (p. ex. *peser* ~ *penser* en français). *PENDĒRE*, *PENDĒRE* et *PĒ(N)SĀRE* étaient tous les trois accompagnés de nombreux composés, dont presque tous formaient, à leurs tours, de petits systèmes « solaires ».

Le composé qui nous concerne le plus était *EXPENDĒRE* « payer entièrement » qui, en plus de sa longue survie en roman, ne tarda guère à passer en germanique (v.h.a. *spentōn*). Vu la distribution flottante des préfixes *DIS-* et *EX-* dans la latinité des différentes provinces, on prêterait attention aussi à *DISPENDĒRE* « dépenser, distribuer », qui a laissé des vestiges en celtique et, au surplus, était entouré de plusieurs satellites, entre autres *DISPĒ(N)SA* et *DISPĒ(N)SĀRE*, tous les deux

(41) Je m'en tiens à l'information très nette, comme de coutume, fournie par A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1953, pp. 124, 136, 144, 189, ainsi que par le même auteur, en collaboration avec A. Meillet, *D.É.L.L.*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1959-60, pp. 494 b-495 b. A remarquer que les deux verbes partageaient le passé à redoublement (*PEPENDĪ*) ainsi que le participe passé (*PĒNSUS*).



représentés en roman, pour ne rien dire des formations qui dépendaient de la variante itérative, axées sur les suffixes  $-(\bar{A})TI\bar{O}$ ,  $-(\bar{A})TOR$ ,  $-(\bar{A})TR\bar{I}X$ ,  $-(\bar{A})T\bar{O}RIUS$ ,  $-(\bar{A})T\bar{I}VUS$ . Pour le romaniste, c'est l'alliance étroite de  $DISP\bar{E}ND\bar{E}RE$  et  $EXP\bar{E}ND\bar{E}RE$  qui forme le meilleur point de départ. A partir de cette étape commune, chaque langue offre une histoire individuelle de cette sous-famille de mots. En italien, l'amalgame de  $DIS-$  et  $EX-P\bar{E}ND\bar{E}RE$  produit un verbe d'une énorme puissance, *spendere* ; ensuite le rayonnement du commerce et du système bancaire italiens imposèrent ce verbe (ou certains membres de sa famille) aux lexiques des langues voisines, voire assez lointaines, d'où *Spesen* et *spendieren* en allemand (42). Le problème qui finit par cristalliser en français était la confusion des descendants de a)  $D\bar{E}P\bar{E}ND\bar{E}RE$  « payer » ( $POEN\bar{A}S$ ,  $PEC\bar{U}NIAM$ ), « dépenser » (à l'époque impériale), et b)  $DISP\bar{E}ND\bar{E}RE$ , en conséquence des contacts entre les produits de  $D\bar{E}-$  et de  $DI(S)-$  ; on trouve une solution ingénieuse en consolidant ces deux verbes et en transférant l'amalgame à la catégorie itérative, en  $-(S)\bar{A}RE$ , donc *dépenser* à côté du mot savant *dispenser*, pour réserver à *dépendre* le double rôle de l'héritier, au niveau sémantique, du verbe intransitif  $D\bar{E}P\bar{E}ND\bar{E}RE$ , et du continuateur, au niveau de la forme, de son pendant transitif  $D\bar{E}P\bar{E}ND\bar{E}RE$  (43). L'évolution de l'espagnol, elle, donna lieu à des complications tout autrement enchevêtrées. Il s'agissait, au fond, de la débâcle totale de ce verbe après un début qui laissait prévoir un avenir souriant — une défaite cuisante qui amena le triomphe d'un rival formidable, *gastar* (à la différence de l'état des choses en français, où *gâter* ne rivalise point avec *dépenser*). C'est la chronique du déclin de *(d)espendere* qui nous occupera dorénavant.

Les avatars de *(d)espendere* « dépenser » en espagnol et en portugais prêtent à un résumé assez bref. Naguère, ce verbe jouissait d'une véritable vogue dans les textes médiévaux, depuis la côte atlantique jusqu'à

(42) Quant à l'angl. *to spend*, on y entrevoit une espèce de croisement (ou renforcement mutuel) du vieil emprunt du germanique au latin *spenton* et du verbe *(d)espendere* que le vieux français prêta au moyen anglais. Voir à ce propos C. T. Onions (et collaborateurs), *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford, 1966, p. 852 b. Il s'agit donc, en fin de compte, d'un rayonnement continu du latin vers les régions du Nord, dans sa dernière phase en guise de mots français ou italiens.

(43) Le changement de la désinence  $-D\bar{E}RE$  en  $-dre$  ne cause aucune surprise ; c'est la répétition du cas de  $RESP\bar{O}ND\bar{E}RE$ , représenté par *rispondere* en italien et par *répondre* en français. On attribue ce passage à une autre classe de verbes à la pression très forte des infinitifs en  $-D\bar{E}RE$ , dont plusieurs sont des composés en  $D\bar{O}$ ,  $D\bar{A}RE$ .

la Méditerranée, surtout si l'on y joint la forme *espendir* du catalan. Verbe ordinairement transitif, *(d)espendere* était compatible avec un pronom réfléchi, comme en a. port. *despender-se* « s'épuiser, se consumer dans un vain effort » (44). La richesse de la documentation disponible nous autorise à établir son paradigme qui, à son tour, projette de la lumière sur le niveau de sa transmission ; on le conjugait ainsi : *(d)espiendo, ... (d)espendemos, etc.*, tout comme *perdo ... perdemos* (d'ailleurs, ces deux verbes s'appuyaient réciproquement vu leur inhérente affinité sémantique). Si la diphtongaison est une marque de la popularité du verbe, la voyelle syncopée au futur et au conditionnel en est une autre : on conjugait, en effet, *(d)espendré, (d)espendrás, etc.* De plus, il subsistait un participe passé sigmatique *(d)espeso*. Loin de céder le terrain à d'autres verbes, *(d)espendere* empiétait à plus d'une occasion sur l'espace lexical de ses « voisins » ; ainsi, le traducteur anonyme d'un texte religieux français pouvait se permettre la velléité de substituer *despender* au mot de l'original *espeneïr* « souffrir en faisant pénitence, expier » (EX-POENITĒRE), au lieu d'avoir recours à *(a)rrepentirse* (45). On trouvera aisément presque tous les renseignements indispensables sur les détails morphologiques et syntaxiques de l'usage dans le magistral glossaire du *Poema del Cid* qu'on doit à l'enthousiasme de R. Menéndez Pidal (46).

(44) Voir le *Cancioneiro gallego-castelhana ...* reconstruit par Henry R. Lang, New York et Londres, 1902, v. 364.

(45) Cette substitution a été observée et commentée avec beaucoup de verve par M. Alvar dans son édition scrupuleuse de la *Vida de Santa María Egipcíaca ; estudio, vocabulario, edición de los textos*, 2 vol., Madrid, 1970-72, t. II, p. 218. L'auteur n'exclut pas, d'ailleurs, l'action subsidiaire d'un troisième verbe, à savoir *(d)espedir* qui, selon lui, péchait par un excès de nuances sémantiques (à ce propos on se rappellera le fait qu'il représente un croisement de PĒTĒRE et EXPEDIRE). En tout cas, *despendrás* (v. 643 du texte aragonais) correspond à *espeneïras* (v. 567 du texte français).

(46) « *Cantar de Mio Cid* » : *texto, gramática y vocabulario*, Madrid, 1908-11 (réimprimé en 1944-46), t. II, p. 624, avec des renvois à la critique exégétique antérieure et à d'autres textes médiévaux : Berceo, *Milagros*, 627 c ; *San Millán*, 36 c ; *Santo Domingo*, 174 d. Au surplus, deux passages de *Fernán González* et quatre passages particulièrement notables extraits du *Fuero de Navarra* et du *Fuero de Brihuega* (province de Guadalajara). On y ajoutera le témoignage du *Libro de Apolonio*, 323 d, 364 c : *despender*. Ces précieux matériaux prouvent qu'à côté du participe *espeso*, reflet régulier de EX-PĒ(N)SU, il existait un substantif verbal *espienssa* « dépense », de catégorie demi-savante, puisqu'il réconciliait le groupe -ns- avec la diphtongue *ie* transférée du paradigme du verbe (*espiendo, etc.*).

De l'ensemble de ces données on est tenté de conclure que *espendere*, de

Quant à la longue coexistence des variantes axées sur *des-* et *es-*, on se contente d'ordinaire soit d'alléguer des bases parallèles liées aux préfixes *DIS-* et *EX-* du latin, soit de s'en tenir à la fluctuation *des-* ~ *es-* sans sortir du cadre de l'espagnol ; c'est presque une question de goût personnel (47). En tout cas, la rivalité de ces deux variantes était fort prononcée au XIV<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne le *Rimado de palacio*, on peut affirmer, tout au plus, que, des deux principaux manuscrits de ce texte, N tendait vers *espende*, *espensas*, tandis que E favorisait légèrement *despende*, *despensas*. Mais il s'agissait de tendances et nullement de règles.

A tout cela le Siècle d'Or n'a pas, à vrai dire, apporté grand-chose de nouveau. On commença à écrire *ex-*, par déférence à l'usage latin, tout en prononçant ce segment comme auparavant. La dernière édition (1970) du dictionnaire de l'Académie a hérité de cette préférence ; à consulter les commentaires, d'ailleurs brefs et pâles, qu'il offre sur *expendedor* « que gasta o espende », *expendeduría* « tienda en que se vende por menor tabaco u otros efectos », *espende* « gastar, hacer expensas », « vender al menudeo », *expedición* « gasto, dispendio, consumo », « venta al menudeo », *expensar* « costear, pagar los gastos ». Il s'agit, d'ailleurs, de plus en plus, d'une végétation plutôt que d'une efflorescence de ce mot, qui se replie partout vers la province — en Espagne et dans les colonies, surtout après leur émancipation. L'Académie s'en rend compte, remarquant que *expedio* est « poco usado » dans un sens et limité à la Caraïbe dans un autre ; elle place les deux foyers de *expensar* au Chili et au Mexique.

---

beaucoup le plus fréquent et le plus répandu des deux verbes jumeaux et rivaux, constitue le legs de l'Antiquité (*EXPENDĒRE*), tandis que *despende*, qui a failli finir par le déloger, loin d'être le produit direct de *DISPENDĒRE*, ne montre qu'une répercussion de la tendance à remplacer, en général, *es-* par *des-* (*desparcir* au lieu de *esparcir* < *SPARGĒRE*, etc.), tendance renforcée dans ce cas particulier par la position-clé de *despensa* « garde-manger », « dépense », « soute », « cambuse ». A noter l'usage de Juan Ruiz : *despensa* « dépense (de l'argent) », 249 c ; *despensero* « trésorier », 506 c. Pour ce mot on peut, en effet, prendre *DISPĒ(N)SA* comme point de départ, puisqu'il s'agit d'un acte de distribution.

(47) Ainsi J. D. M. Ford, *Old Spanish Readings*, 2<sup>e</sup> éd., Boston, etc., 1911 (et plusieurs réimpressions), pp. 210 b et 222 b, choisit *DISPENDĒRE* comme point de départ pour expliquer (*mal*) *despende* « gaspiller » qu'il a trouvé dans le *Rimado de palacio*, mais opéra avec *EXPENDĒRE* pour mettre en valeur le préfixe de *espende*, variante qu'il venait de tirer des poèmes du *Cid* et de *Fernán González*. Menéndez Pidal partageait ce point de vue (dans son édition contemporaine du *Cid*).

Ce n'est pas tout ; étant devenu un mot assez rare et qui suggère une ambiance plutôt provinciale, (*d*)*espend*er a perdu peu à peu sa capacité d'alterner diphtongue et monophthongue dans son paradigme, selon la présence ou l'absence de l'accent. Tout comme *retar* < REP(Ū)TĀRE, qu'on conjugait *rie(p)to... re(p)tamos* autrefois, en plein accord avec les prototypes latins (RĒPŪTŌ, RĒPŪTĀMUS), s'est vu réduit au rôle plus modeste d'un verbe régulier (*reto... retamos*) en conséquence de son emploi assez rare, de même (*d*)*espendo* « je dépense », si les sujets parlants s'en servent du tout au lieu d'avoir recours à *gasto*, a pris la place de *despiendo* (48). Il est permis d'exclure de ce lent processus de décadence seulement *expensas* « coût, dépense », surtout grâce à la vigueur du tour prépositionnel *a expensas de* « aux dépens de ».

Pour mettre sous les yeux du lecteur ce repli graduel de (*d*)*espend*er vers les zones conservatrices, voire les aires de stagnation culturelle et économique, il suffit de lui rappeler qu'on a découvert des traces isolées de *espend*er dans certains coins et recoins de la Péninsule Ibérique qui ne brillent guère comme foyers d'innovation, par ex. le bord occidental et même le centre des Asturies (49). Quant aux pays d'outre-mer, on pourrait s'attendre à trouver une mine de renseignements utiles dans les *Notas de morfología dialectal* de Ángel Rosenblat (50) ; mais en fait on ne découvre que des renvois décousus aux recherches de Cuervo, de Menéndez Pidal et d'autres prédécesseurs.

(48) J'ai examiné ailleurs ce curieux phénomène de la dépendance de la diphtongaison d'un verbe donné de sa fréquence. Voir ma récente contribution aux *Mélanges Vittore Pisani* : « The Abandonment of the Root Diphtong in the Paradigms of Certain Spanish Verbs », *Incontri Linguistici*, V (1979), 123-138. Un des avantages de l'emploi moderne est la distance plus longue qui sépare *expendo* /*espendo*/ de *extiendo* /*estjendo*/ « j'étends ». On trouvera un exemple de *despenda* (subj. prés.) en rime, extrait du *Romancero general*, avec des renvois à C. Oudin, S. de Covarrubias, etc., dans J. L. Alonso Hernández, *Léxico del marginalismo del Siglo de Oro*, Salamanca, 1977, p. 287 b.

(49) A. de Rato y Hevia (= Rato de Argüelles), *Vocabulario de palabras y frases bables*, Madrid, 1892, p. 45 a : *despender* « gastar » ; B. Acevedo y Huelves et M. Fernández y Fernández, *Vocabulario del bable de Occidente*, Madrid, 1932, p. 82 : *despender* « expender ».

(50) Ces notes, souvent très nourries, occupent les deux tiers du t. II de la « Biblioteca de dialectología hispanoamericana » (suite de la traduction d'une monographie, assez vieillie, de Aurelio M. Espinosa), Buenos Ayres, 1946. Aux pp. 242-243, Rosenblat s'occupe de l'alternance, à vrai dire, banale *es- ~ des-*, se réclamant de C.C. Marden, R. J. Cuervo, P. Henriquez Urefia

Il ne peut donc y avoir de doute qu'à l'exception de certains flots de résistance (*despensa, expensa*), le domaine de (*d*)*espend* a subi un rétrécissement progressif, d'ailleurs étonnamment lent. La lenteur s'explique, à son tour, aisément : il n'y eut pas de véritable crise qui ait rendu l'emploi de ces mots dangereux, voire inadmissible, puisqu'il ne s'est produit aucune collision homonymique. Mais en ancien espagnol *espend* ressemblait fort à *estender*, par ex., au présent (*espiende : estiende*), au passé simple (*espendió : estendió*) et au futur syncopé (*espendrá : estendrá*), pour s'en tenir à la 3<sup>e</sup> du singulier. De plus, il existait *expandir* < EXPANDĒRE et les multiples produits de SPLEND-ĒRE -ĒSCERE « briller » — une véritable bousculade, donc, dans l'étroit espace lexical encore disponible, de verbes qui se ressemblaient non seulement beaucoup, mais décidément trop, et par les phonèmes en jeu, et par le nombre des syllabes, et par l'accent, et par le schéma grammatical, pour ne rien dire du contenu. On étouffait dans cette ambiance, et, pour rétablir l'équilibre, la plupart des sujets parlants en tirèrent la conséquence : on rejeta (*d*)*espend* — sauf dans des milieux arriérés — pour alléger la charge. C'était donc, en principe, la répétition de la manœuvre qu'on avait exécutée auparavant à l'occasion du conflit de *expandir* avec *resplandir, -ecer*. Et c'est bien (*d*)*espend*, et non son rival, qu'on sacrifia à l'autel de la clarté, parce qu'il était relativement facile de le remplacer par *gastar*, au prix de quelques retouches apportées aux limites sémantiques de ce dernier.

## VI.

Je ne saurais conclure cette étude sans renvoyer le lecteur à une note savoureuse et spirituelle que Dana A. Nelson a consacrée à un mot rare, mal défini et gauchement expliqué de l'ancien espagnol, *esbaldir*, qu'on n'a rencontré jusqu'ici que dans deux textes poétiques préalfonsins, *Santa María Egipcíaca* et l'*Alexandre*. Cette note étymologique, assez mal rédigée en espagnol et publiée dans une revue américaine presque inconnue à l'étranger, est tout de même le travail, à titre d'exception, d'un spécialiste dans un autre domaine, à savoir, la littérature médiévale. En dépit de certains défauts sérieux, cette note renferme plusieurs idées et, surtout, données qui sont à retenir <sup>(51)</sup>.

---

et même de Amado Alonso comme sujet navarrais ; à la p. 282, il s'astreint à la mention d'un passage du *Manual de gramática histórica* de R. Menéndez Pidal.

(51) Dana A. Nelson, « *Desbaldir* y lat. EXPANDERE », *Romance Notes*, t. XIII, N° 2 (1972), pp. 378-386.

Sur ce terrain de l'étymologie du verbe *esbaldir* — que l'auteur s'obstine à écrire *desbaldir* <sup>(52)</sup> — il a eu d'ailleurs plusieurs précurseurs. Le verbe signifiait, à n'en pas douter, « gaspiller, dépenser, prodiguer » ; voici les deux passages en question : « Que non ha cura d'otros aberes / mas d'espender e d'esbaldir » et « enpescó d'e[s]baldir menazas alta mente ». Il y a un demi-siècle, Rafael Lapesa, au début de sa carrière, l'associa à *esbaldir*, *esbaudir* « stimuler, se divertir » que l'ancien français partageait avec l'ancien provençal et qui remonte à l'adjectif, d'origine germanique, *bault* « hardi » <sup>(53)</sup>. Manuel Alvar, par contre, y reconnut plutôt le reflet du mot francique *bann* « ordre, juridiction » <sup>(54)</sup>. Martín Alonso proposa, sans la justifier, une étymologie basque <sup>(55)</sup> ; et Eero K. Neuvonen rêva d'un arabisme, *bâtil*, qu'on trouve aussi à la base des tours adverbiaux *de balde* « gratuitement » et *en balde* « en vain » <sup>(56)</sup>. Il n'est guère surprenant que Nelson se sentît fasciné plutôt par les idées de J. Corominas, qui, sans couper court le lien qu'on avait postulé pour *bâtil*, au moins attira l'attention de ses lecteurs, en 1954, sur la proximité des verbes catalans *esbandir* et *esbaldir* <sup>(57)</sup>. Personne n'ignore que Nelson a pris fait et cause pour l'hypothèse de l'origine navarro-aragonaise de l'*Alexandre*, poème qu'il s'empresse d'attribuer à tout prix à Gonzalo de Berceo <sup>(58)</sup>.

(52) On y arrive en interprétant ainsi les vv. 92-93 de *María Egipciaca* : « Que non ha cura d'otros averes / mas d'espender e d'esbaldir » ; c'est-à-dire, *non ha cura* régit trois objets introduits par *d[e]*.

(53) « Notas para el léxico del siglo XIII », *Revista de Filología Española*, t. XVIII (1931), 113-119 ; voir la p. 114 : « *Desbaldir, espaldir* ». L'auteur — humble néophyte à ce moment-là — envisageait un croisement du germ. *balđ* avec le got. *baltha*. Lapesa appuyait la leçon du ms. O (734 b) de l'*Alexandre* : *desbaldir*, repoussant celle du ms. P (761 b) : *de baldir* comme « errata incomprendible ». Il ne tarda pas à trouver une alliée dans la personne de Julia Keller, *Contribución al vocabulario del « Poema de Alixandre »*, Madrid, 1932, p. 36.

(54) *Poemas hagiográficos de carácter juglaresco*, Madrid, 1967, p. 78, n. 93.

(55) *Enciclopedia del idioma*, Madrid, 1958, p. 1451 b : « < éusc. *balđitu* ».

(56) *Los arabismos del español en el siglo XIII*, Helsinki, 1941, pp. 166-168.

(57) Nelson n'avait accès, à ce moment-là, qu'au *D.C.E.L.C.*, t. I, p. 377. García de Diego, *D.E.E.H.*, ne s'était point occupé de (*d*)*esbaldir*, mais il enregistra *espaudir* et *esbandir* comme produits de EXPANDĒRE (p. 267 b et § 2563) ; ce que l'auteur offre au § 2564 (\*EXPANDICĀRE) me paraît sujet à caution. La 19<sup>e</sup> édition du dictionnaire de l'Académie, datant de 1970, ne daigne mentionner ni *baldir*, ni (*d*)*esbaldir*, pas même dans le Supplément.

(58) L'auteur a écrit une douzaine d'articles sur ce sujet, puis couronna ses efforts par une édition dite « critique » qui attribue l'*Alexandre* carrément à Berceo. La gamme des réactions a été remarquable ; peut-être le jugement de Raymond S. Willis fut le mieux fondé.



Renchérissant donc sur la conjecture de Corominas et s'appuyant en même temps sur les grammaires historiques d'A. Badía Margarit et de F. de B. Moll, Nelson a reconnu que le groupe latin *-nd-* pouvait aboutir, en catalan, soit à *-n-* (dans la couche principale des mots populaires), soit à *-nd-* (dans les mots savants ou les provençalismes, moins nombreux presque par définition), soit à *-ld-* (comme résultat d'une fausse restitution<sup>(59)</sup>). Se faisant fort de ces trouvailles, faites dans un champ qui au fond n'était pas le sien, il déclara *esbaldir*, en catalan, produit de EXPANDĚRE, et (*d*)*esbaldir*, en ancien espagnol, un catalanisme. Quant à la sonorisation de *p* après *s*, Nelson n'y vit pas de grave obstacle non plus : *esbargir*, le produit catalan de SPARGĚRE, et *esban(d)í*, l'écho gascon de EXPANDĚRE, suffisaient pour en faire responsable la pression du substrat pyrénéen ; témoin le basque qui, en empruntant au latin PĀCE et PARCĚRE, a vite fait de transformer ces mots en *bake* et *bark(h)atu*. La coïncidence de deux irrégularités (*-ND-* > *-ld-* et *-SP-* > *-sb-*) paraissait ne pas préoccuper trop notre auteur. Il est allé plus loin, sans s'attarder. La découverte de certains contacts, d'ordre sémantique, en ancien français et dans les patois modernes, entre *esparde* < SPARGĚRE et *espandir* < EXPANDĚRE, lui suffisait pour offrir une nouvelle interprétation du passage controversé de l'*Alexandre* ; puis il tourna son attention vers l'italien, où la découverte de la locution *spendere e spendere* « dissiper, gaspiller » le poussa à introduire EXPENDĚRE comme un nouveau pion sur l'échiquier étymologique. La consultation de certains textes hispaniques très archaïques — quelques manuscrits du vénérable *Fuero Juzgo*, puis du *Libro conplido de los judizios de las estrellas* — enrichit son fichier de quelques formes et combinaisons fort éloquentes : *espandir olio, vino* ; *espander sangres de ganados*, au sens de « verser », accompagné du nom d'agent *espanedor*. Arrivé à ce point, après une course vertigineuse, Nelson se déclara en faveur de EXPANDĚRE et, de fait, rejeta expressément EXPENDĚRE ; puis il affirma — on ne comprend pas, à la rigueur, pourquoi — que *espandir/espander* était l'équivalent savant du mot populaire (*d*)*esbaldir*, ce qui ne s'ensuit nullement ni des données alléguées, ni de l'argument<sup>(60)</sup>. Après avoir introduit à la hâte

(59) Cette dernière remarque n'émane pas d'ailleurs de Nelson, qui voit plutôt dans *-nd-* > *-ld-* un changement presque régulier favorisé par la voyelle précédente, un *a* vélaire en catalan.

(60) Il aurait été plus logique d'opposer *espande-er, -ir* comme mots populaires et indigènes du centre à *esbandir, esbaldir* comme mots venus du dehors.

trois mots portugais, dont deux appartiennent à un dialecte septentrional : *esbaldir*, *-gir* « dissiper », *esbaldideira* « fille qui vit dans la dissipation » (61), Nelson finit son tour d'horizon en déclarant *expandir* et (*d*)*esbaldir* — qu'on rencontre tous les deux dans l'*Alexandre* — être deux formes rivales d'un seul mot latin, à savoir EXPANDĒRE. Dans ce bilan, il ne reste donc presque rien, au fond, ni de SPARGĒRE ni de EXPENDĒRE ; et l'anc. fr. *esbaudir* disparaît complètement.

Chercheur infatigable, Nelson a dépisté quelques formes précieuses, qui font honneur à sa persévérance ; mais son analyse ne peut satisfaire personne. Il a observé qu'il y eut certains contacts entre les aboutissements de EXPANDĒRE et EXPENDĒRE, et même ceux de SPARGĒRE, par suite d'un excès de ressemblance ; malheureusement il n'a pas compris qu'il s'agissait déjà, en partie, de mots en pleine retraite qui, à leur heure crépusculaire, s'employaient avec un certain manque de précision en ce qui concerne leur contour sémantique et, par conséquent, étaient sujets à toutes sortes de confusions, voire de caprices d'ordre local ou même individuel. C'est alors qu'un mot transpyrénéen comme *esbaldir* — qu'on avait entendu prononcer souvent aux guerriers, aux voyageurs, aux marchands, aux pèlerins, aux ménestrels, aux troubadours — put faire un saut et s'installer, pour ainsi dire, dans un terrain glissant, adoptant parfois des nuances étonnantes. A-t-on vraiment besoin des Basques et des Arabes dans ce contexte nullement exotique ?

Berkeley.

Yakov MALKIEL

---

La formulation de l'auteur entraîne la conviction d'autant moins qu'à la page suivante il paraît changer d'avis, invoquant des formes soit populaires soit demi-savantes.

(61) Comment peut-on se permettre d'en appeler à un régionalisme isolé du Trás-os-Montes sans au moins indiquer le mot en -LGĒRE (ou -RGĒRE) avec lequel il doit s'être croisé ?



